



HAL
open science

”Les savoirs hérités sur les espaces grecs : les autorités antiques connues dans l’Europe occidentale médiévale”

Catherine Gaullier-Bougassas

► To cite this version:

Catherine Gaullier-Bougassas. ”Les savoirs hérités sur les espaces grecs : les autorités antiques connues dans l’Europe occidentale médiévale”. Catherine Gaullier-Bougassas. Représenter et nommer la Grèce et les Grecs (XIVe-XVIe siècle), Brepols, pp.31-52, 2023. hal-04313654

HAL Id: hal-04313654

<https://hal.science/hal-04313654v1>

Submitted on 13 Dec 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

Les savoirs hérités sur les espaces grecs : les autorités antiques connues dans l'Europe occidentale médiévale

Catherine Gaullier-Bougassas

Univ. Lille, ULR 1061 - ALITHILA - Analyses Littéraires et Histoire de la Langue, F-59000
Lille, France

Principal Investigator ERC AGRELITA

Les nombreux savoirs sur l'espace / les espaces grecs que le Moyen Âge occidental a hérités de l'Antiquité ont façonné ses perceptions et ses représentations¹. Le présent article vise à déplier les pièces essentielles de ce dossier, pour analyser les connaissances antiques les plus diffusées, les plus partagées, celles auxquelles bon nombre d'auteurs en langue française pouvaient avoir accès et qui ont orienté leurs écritures. Ces connaissances ne sont bien entendu pas des données objectives, c'est d'ailleurs là tout leur intérêt. Elles constituent déjà des représentations, c'est-à-dire des constructions qui émanent de différents points de vue et de conceptions différentes de la géographie. Je prendrai ainsi en compte les principaux auteurs antiques dont leurs œuvres sont connues, selon des chronologies différenciées, par les écrivains en langues latine et française du XII^e au XV^e siècle. L'objectif sera de retracer, à partir de jalons majeurs, la transmission et la réélaboration de connaissances et de représentations sur la géographie grecque qui ont créé pour des siècles des images mentales de l'espace ou des espaces grecs.

Ces auteurs antiques vivent du premier siècle avant notre ère jusqu'au VI^e siècle. Leurs descriptions sont liées à l'état du savoir de leur époque, à leur milieu d'écriture, à leur contexte historique et aux finalités qu'ils donnent à la géographie et à leur texte. Si à travers eux une ou des visions romaines du monde sont exprimées, leurs représentations des espaces grecs présentent déjà des divergences. Les premières questions qu'elles éveillent sont les suivantes : représentent-ils une pluralité d'espaces grecs ou une entité grecque ? Quelle extension spatiale leur donnent-ils ? S'ils figurent une entité grecque, quels sont le ou les fondements de son unité : émane-t-elle de la géographie physique ou est-ce plutôt une unité ethnique, politique et / ou culturelle ?

Pendant des siècles, les auteurs médiévaux s'appuient sur quelques encyclopédies et textes historiques de la Rome antique et surtout de l'Antiquité tardive qui leur fournissent un ensemble de connaissances sur la Grèce ancienne et ses espaces : ce sont avant tout l'*Historia naturalis* de Pline, les *Collectanea rerum memorabilium* de Solin, les *Historiae adversus paganos* d'Orose et les *Etymologiae* d'Isidore de Séville. Comme ces autorités sont des compilations, leurs descriptions de l'espace ont généralement été jugées sans grande valeur scientifique par la critique moderne. De fait, elles ne correspondent ni à l'état de nos connaissances ni à notre conception de la géographie. Elles véhiculent néanmoins des savoirs, une onomastique et des représentations textuelles qui ont contribué à façonner, sur une très longue durée, une mémoire de la Grèce. Des recherches récentes ont d'ailleurs conduit à reconsidérer leur importance dans la pensée géographique et à montrer combien, plutôt que de les comparer systématiquement à la géographie de Ptolémée pour les dévaloriser, il est préférable d'étudier en elles l'affirmation d'une conception différente de la géographie, liée à

¹ Cet article a été écrit dans le cadre de mon programme de recherches ERC Advanced Grant AGRELITA, « The Reception of Ancient Greece in Premodern French Literature and Illustrations of Manuscripts and Printed Books (1320-1550) : how invented memories shaped the identity of European communities », direction Catherine Gaullier-Bougassas, Université de Lille : « The project leading to this article has received funding from the European Research Council (ERC) under the European Union's Horizon 2020 research and innovation programme (grant agreement No 101018777). »

une expérience de l'arpentage et souvent de la conquête (territoriale et / ou livresque), et à la mise en mémoire de données multiples, topographiques, ethnographiques, historiques, zoologiques et botaniques avant tout².

Les écrits de ces auteurs latins qui couvrent une très longue durée de sept siècles (I^{er} siècle avant notre ère - VI^e siècle) partagent-ils une même vision de la géographie du monde grec ou enregistrent-ils des changements liés à l'évolution de la géopolitique ? Insistent-ils plutôt sur la géographie physique ou bien sur la géographie humaine et politique ? Sur les cités de la Grèce ancienne, la domination macédonienne ou la conquête par Rome et la création de provinces romaines ? Évoquent-ils dans le même temps les peuples, la langue et la culture qui les rassemblent ?

Pline l'Ancien

Commençons par Pline l'Ancien, qui écrit son *Historia naturalis* à Rome, au I^{er} siècle de notre ère, sous le règne de Néron, avec l'ambition de réaliser une encyclopédie des savoirs scientifiques de son époque³. La géographie physique y occupe une place importante puisqu'il lui consacre les livres II à VI. Après avoir évoqué le cosmos et l'ensemble de la terre dans son livre II, il annonce une présentation des trois continents connus en choisissant l'ordre suivant – Europe, Afrique, Asie –, et en affirmant suivre une multitude d'auteurs, sélectionnés parce que chacun écrivait sur les régions où il vivait⁴ : l'exposé serait ainsi fondé sur leur expérience visuelle personnelle (III, 1, 1). Cette géographie régionale présentera avant tout, annonce-t-il, la liste des noms qui ont été assignés aux lieux à leur origine, sans qu'il évoque leur histoire (III, 1, 2). En affirmant ainsi se consacrer dans un premier temps à une géographie « ante ullas res gestas », « avant l'intervention de l'homme », c'est-à-dire avant l'entrée dans l'histoire, il prétend s'attacher à des données objectives atemporelles et se consacrer à une nomenclature, comme si l'imposition des noms ne relevait pas de l'histoire. Ce n'est pas un refus de la géographie historique – il indique lui-même que nombreux de ses éléments l'occuperont dans les livres suivants –, mais c'est un fondement scientifique qu'il souhaite donner à son propos. Au livre III, la description de l'Europe privilégie d'abord la géographie physique et s'organise autour des quatre golfes que l'Océan creuse selon lui dans ce continent et dont il présente les terres qui les entourent. Il énumère aussi fleuves, montagnes et autres données topographiques, donne les mesures des régions, puis les noms de villes liées aux juridictions romaines et les noms des peuples, ce qui est déjà une entorse à sa restriction annoncée à la géographie physique.

Le premier golfe européen (III, 5-96) s'étend du détroit de Gibraltar à la Calabre et touche l'Hispanie, la Gaule, une partie de l'Italie et de ses îles (avec plusieurs fois la mention d'origines grecques, des rappels sur les héros d'Homère, surtout Ulysse, et une évocation de la Grande Grèce). Le second golfe (III, 97-152) correspond à la mer Adriatique et lui permet d'évoquer l'autre partie de l'Italie, puis l'Illyrie, la Dalmatie, la Macédoine et le Norique, la Pannonie, la Mésie et quelques îles au passé grec, dont l'île de Diomède : il emploie alors souvent le terme de région (« regio »). La Macédoine, très rapidement présentée, n'est pas dite grecque, et rien n'est rappelé du souvenir d'Alexandre le Grand.

² J. Simon, « Chorography reconsidered. An alternative approach to the Ptolemaic definition », dans *Mapping Medieval Geographies. Geographical Encounters in the Latin West and Beyond, 300-1600*, éd. K. D. Lilley, Cambridge, 2014, p. 23-44.

³ Pline l'Ancien, *Histoire naturelle*, trad. et commentaire S. Schmitt, Paris, 2013. Sur l'encyclopédisme de Pline, voir V. Naas, *Le projet encyclopédique de Pline l'Ancien*, Rome, 2002.

⁴ Pline l'Ancien, *Histoire naturelle*, livre III, éd. et trad. H. Zehnacker, Paris, 1998.

Le livre IV décrit les troisième et quatrième golfes⁵. Le troisième golfe part des monts Acrocérauniens (en Épire ou Albanie) et se termine à l'Hellespont (IV, 1-50). Les chapitres 51 à 74 sont ensuite consacrés à la mer Égée et aux îles. Le quatrième golfe va de l'Hellespont à l'embouchure du Palus Méotide et permet à Pline de décrire le Pont-Euxin et le Palus Méotide, les régions danubiennes, les côtes du Pont-Euxin au nord et nord-ouest, la Tauride, le pays des Hyperboréens et les îles de la Mer noire (IV, 75-93).

C'est le troisième golfe qui nous intéresse au premier chef pour la représentation de l'espace ou des espaces grecs. En énumérant les terres de son pourtour, Pline déroule une liste de noms de lieux, sans employer alors aucun terme générique, ni « regio », « provincia » ou « terra » : ce sont l'Épire, l'Acarnanie, l'Étolie, la Phocide, la Locride, l'Achaïe, la Messénie, la Laconie, l'Argolide, la Mégaride, l'Attique, la Béotie [...], la Doride, la Phthiotide, la Thessalie, la Magnésie, la Macédoine et la Thrace (IV, 1). Chacune de ces terres est ensuite présentée et il leur ajoute le Péloponnèse (IV, 9). Dans cette liste, quelques noms coïncident avec ceux qui ont été donnés à des provinces romaines – l'Achaïe est d'ailleurs dite « provincia » (IV, 12) –, mais la nomenclature est bien plus riche et la description qui suit n'équivaut pas à un reflet du découpage politique romain. En outre, plus il avance dans son exposé, plus il introduit des données de géographie historique, contrairement à son annonce, et elles réfèrent à plusieurs temporalités : parfois le temps de l'écriture, le I^{er} siècle, et donc l'empire romain, beaucoup plus souvent l'époque des fondations de la Grèce ancienne puis celle des guerres Médiques. Les changements de noms de lieux au fil de l'histoire sont souvent mentionnés, avec la mise en perspective des noms donnés par les Grecs, puis par les Romains (le nom de Ponéropolis, changé en Philippopolis, puis, au temps de Pline, en Trimontium (41), les noms de plusieurs autres villes (44-45), les noms de plusieurs mers (51), le nom de l'île Céos, dite Céesa parfois par les Romains et aussi Hydrusa par les Grecs (62)).

Lorsqu'il introduit l'Hellade, Pline précise qu'elle est « nostris Graecia appellata » (IV, 23, « appelée Grèce par les nôtres⁶ ») : le nom « Graecia » reflète la vision romaine, c'est un nom donné aux « Grecs » par les Romains, alors que « Hellas » appartient aux noms que les « Grecs » se donnent à eux-mêmes⁷. Un des passages les plus intéressants pour l'onomastique est ensuite celui qu'il consacre à l'Hémonie :

Sequitur mutatis saepe nominibus Haemonia, eadem Pelasgis et Pelasgicon Argos, Hellas, eadem Thessalia et Dryopis, semper a regibus cognominata. Ibi genitus rex nomine Graecus, a quo Graecia ; ibi Hellen, a quo Hellenes. Hos eosdem Homerus tribus nominibus appellavit Myrmidonas et Hellenas et Achaeos. (IV, 28)

[Suit un pays qui a changé souvent de nom, l'Hémonie, appelée aussi Pélasgide et Argos Pélasgique, Hellade, ainsi que Thessalie et Dryopide : tous ces surnoms lui venaient de ses rois. C'est là qu'est né un roi nommé Graecus, d'où le nom de la Grèce ; là est né Hellen, d'où les Hellènes. Ces mêmes peuples, Homère les a appelés de trois noms : Myrmidons, Hellènes et Achéens.]

S'inspirant largement d'Apollodore, sauf pour Graecus⁸, il présente l'Hémonie comme l'un des berceaux des noms de la Grèce et des peuples grecs, avec de brèves références à des personnages supposés historiques et au témoignage d'Homère. Bien que non accompagnée de récits, l'évocation de ces noms donne bien une profondeur historique au lieu. En outre, ces éléments de géographie historique, s'ils signalent clairement l'identité romaine de Pline, mettent aussi en avant des données spécifiques de la culture et de l'histoire grecques,

⁵ Pline l'Ancien, *Histoire naturelle*, livre IV, éd. et trad. H. Zehnacker et A. Silberman, Paris, 2004.

⁶ Les traductions citées sont, sauf mention contraire, celles de H. Zehnacker et A. Silberman, éd. et trad. cit..

⁷ Sur l'emploi de ces termes, voir les notes de l'édition et traduction de H. Zehnacker et A. Silberman, p. 151 et p. 96.

⁸ Voir la note de la page 165, éd. et trad. cit..

bien antérieures à Rome. C'est de fait une riche onomastique grecque qu'il s'approprie, et il est bien loin de se limiter aux noms des provinces romaines et à cette vision géographique romaine.

Par ailleurs, les contrées du pourtour du troisième golfe sont présentées dans leur contiguïté, les unes par rapport aux autres, et aussi en lien avec les frontières naturelles qui les entourent, puis Pline décline les données qu'elles contiennent. L'écriture géographique prend alors à nouveau la forme d'énumérations de toponymes – montagnes, promontoires, fleuves, fontaines, villes... – et d'ethnonymes. Les peuples de ces espaces grecs sont en effet dits multiples, la Macédoine – c'est sa deuxième présentation – en renferme par exemple cent cinquante. Ces contrées ne forment non plus aucune unité politique. La liste étourdissante de noms, sans nul doute difficile à mémoriser, devait être conçue comme une aide à la lecture d'autres textes. Parmi les nombreuses cités mentionnées, Athènes est valorisée comme la plus célèbre, Thèbes est bien présente, tandis que Sparte n'a droit qu'à une rapide mention.

La Macédoine et la Thrace appartiennent aussi à ce golfe et donc à la Grèce, et Pline leur accorde de longs développements. Il célèbre même la domination acquise par la Macédoine sur toute la terre grâce à deux de ses rois – Philippe II et Alexandre –, mais curieusement il ne donne pas leurs noms (IV, 33). Quand il revient plus loin sur les conquêtes d'Alexandre, il occulte à nouveau son identité alors qu'il introduit ceux de ses modèles, Dionysos et Héraclès, puis inscrit le souvenir d'un événement précis : le pillage et la vente de cités macédoniennes par Paul-Émile, lors de la soumission de la Macédoine par Rome, après la victoire de Pydna en 168 (IV, 39). L'affirmation de son appartenance romaine pourrait expliquer l'absence du nom d'Alexandre quand on connaît l'image négative du conquérant chez certains auteurs romains, notamment Tite-Live (*Ab urbe condita*, IX, 16-17), mais plus loin, dans ses développements sur l'Asie Mineure il l'évoque directement (V, 116-118, 142) et ici, à propos du troisième golfe, il remémore bel et bien la grandeur passée de la Macédoine et de la Thrace.

Dans l'évocation du quatrième golfe, il présente le Bosphore (IV, 76-78), puis, dans le livre V sur l'Asie, la Troade (121-127), la Phrygie (145), la Galatie (146-147), ainsi que, plus longuement, de nombreuses îles grecques, dont Chypre, Rhodes, Lesbos (128-140). Son bref passage sur la Troade, qui inscrit le nom d'Ilion, ne contient aucun rappel de la guerre de Troie, sinon implicitement à travers la mention des tombeaux d'Achille et d'Ajax, de la fondation de la ville d'Achilleon par les habitants de Mytilène puis les Athéniens. La Troade apparaît comme une terre grecque, et non troyenne.

La description du monde grec s'étend ainsi sur une longueur considérable. Bien qu'il ne se limite pas à la Grèce continentale et aux îles, mais englobe l'Asie Mineure, cet espace grec est bien davantage un que pluriel. Son appartenance à deux continents ne compromet pas la conscience de l'existence d'une entité grecque, avant tout culturelle et historique, et non ethnique ou politique. La force de cette culture grecque se mesure d'ailleurs à sa diffusion, en Asie Mineure, mais aussi en Italie au temps de la Grande Grèce⁹ (III, 95). Que la Grèce existe à ses yeux en tant qu'une entité culturelle et linguistique, soudée autour de ses lettres et de ses histoires, il l'a en effet souligné plus haut, au début de la présentation du troisième golfe. Les terres de son pourtour correspondent à une entité plus large qu'il appelle « Graecia¹⁰ », elles constituent son cœur :

Omnis Graeciae fabulositas sicut et litterarum claritas ex hoc primum sinu effulsit, quapropter paululum in eo conmorabimur. (IV, 1)

⁹ Elle se mesure aussi à travers la nomination des lieux. Beaucoup de lieux qui n'appartiennent pas à l'espace grec portent un nom grec.

¹⁰ Le sens de « Graecia » est différent de celui qu'il donne au terme plus loin lorsqu'il indique que c'est l'autre nom de l'Hellade (IV, 28).

[Toute la mythologie de la Grèce comme aussi l'éclat de sa littérature ont jeté leurs premiers feux sur les bords de ce golfe, et c'est pourquoi nous nous y arrêterons quelques instants.]

S'il s'attarde aussi longuement sur la Grèce, c'est donc en raison de la célébrité de ses récits mythologiques et sa littérature. Certes, comme je l'ai rappelé, plus haut il a annoncé que la description géographique ne serait pas le prétexte à des rappels et à une mise en mémoire de récits, ni d'ailleurs non plus à des greffes de connaissances sur la faune ou les ressources naturelles. Mais le paradoxe n'est qu'apparent, car il réserve ces connaissances pour les livres VII à X, sur l'ethnographie, les animaux, la zoologie, la botanique, la minéralogie, les techniques et les arts¹¹. Les éléments de sa célébration de la Grèce, de son histoire, de ses mythes et de sa littérature, soit de son existence d'avant la conquête romaine, se répartissent ainsi plus loin selon sa méthode de classification du savoir : c'est le mode d'écriture et de mise en mémoire qu'il choisit. Cette célébration est certes bien moins forte que celle de l'Italie (III, 39-42), et il explique que les Grecs ont donné le nom de Grande Grèce à une partie de l'Italie pour exprimer leur conscience de la supériorité de cette dernière (III, 42).

Solin

Au III^e ou au IV^e siècle de notre ère et semble-t-il à Rome, Solin écrit ses *Collectanea rerum memorabilium*, un recueil de choses mémorables, assemblées selon l'ordonnement d'une description géographique du monde¹². Il commence lui aussi par l'Europe (avec d'abord Rome et l'Italie), puis évoque l'Afrique et l'Asie. L'une de ses sources principales est Pline, mais il abrège beaucoup et en même temps utilise d'autres textes. Son œuvre, moins savante, ne contient pas d'exposé géographique proprement dit : les lieux l'intéressent pour les données remarquables qu'ils renferment et il sélectionne ce qui lui semble digne de mémoire. Il procède lui aussi par listes, en énumérant les sites et leurs *mirabilia*. Après l'Italie vient le troisième golfe d'Europe, celui qui « incipit a Cerauniis montibus, desinit in Hellespontum » (7, 1, « commence aux monts Céranniens et se termine à l'Hellespont ») et qui correspond à la Grèce continentale et au Péloponnèse. Il s'inspire alors de Pline, mais, contrairement à l'encyclopédiste, il n'identifie pas explicitement ce golfe à la Grèce, du moins selon le texte édité. Il n'inscrit d'ailleurs pas le nom de « Graecia ». Rien n'indique donc que les terres ensuite présentées appartiendraient à une même entité. Il écrit en apparence de manière plus désordonnée, sans structurer l'exposé autour de leurs limites géographiques. Ce sont leurs éléments internes qu'il met au premier plan : fleuves, montagnes, pierres, temples, cités.

Les toponymes semblent alors plus importants que les lieux : ils fonctionnent comme des balises pour la mémoire, car c'est à eux qu'il accroche le rappel de multiples données. Ces dernières, dans un premier temps disjointes, semblent ainsi être les souvenirs que les noms de lieu évoquent en lui, et sa mémoire est d'abord une mémoire fragmentaire, comme si des bribes de souvenir surgissaient selon un processus de remémoration aléatoire et imprévisible, à la différence de l'encyclopédie de Pline où le classement des savoirs se veut méthodique et organisé par catégories. L'écriture de Solin nous donne alors l'impression de voir à l'œuvre la mémoire personnelle de l'auteur : d'abord floue, elle prend peu à peu de la densité et devient plus précise. À partir de l'évocation de l'Isthme, l'exposé se structure davantage autour des noms des différentes terres qui ne sont pas appelées provinces : le Péloponnèse, l'Hellade, considérée par certains, dit-il, comme la véritable Grèce (7, 16, « veram [...] Graeciam »),

¹¹ Sur l'art, voir V. Naas, « L'art grec dans l'*Histoire naturelle* de Pline l'Ancien », *Histoire de l'art*, 35-36 (1996), p. 15-26.

¹² Solin, *Collectanea rerum memorabilium*, éd. T. Mommsen, Berlin, 1895.

l'Attique avec Athènes et ses îles proches, la Béotie, l'île d'Eubée, la Thessalie, la Magnésie, la Macédoine, la Thrace, les îles, dont la Crète, berceau de nombreuses inventions, l'Hellespont, la Propontide, le Bosphore.

Peu à peu aussi les rappels historiques sur les origines des villes, sur leurs rois et leurs héros, se multiplient. Quels lieux dignes de mémoire élit-il ? D'Athènes, il mentionne seulement le nom de son tribunal, l'Aéropage, mais n'explique pas son organisation politique (7, 19). Rien n'est rapporté sur ses philosophes. Pour l'Attique il préfère garder le souvenir des roches où Thésée tua un brigand, où Ino se jeta dans la mer avec son fils Palémon, ceux de plusieurs fontaines, puis des plaines et de la bataille de Marathon (7, 16-20). Là encore discontinuité et parataxe dominant, même si les informations sont plus nombreuses. Tout se passe comme s'il s'adressait à un public familier de toutes ces données et cherchait à consolider, affermir une mémoire déjà présente en soulignant ce qui lui semble le plus important et aussi le plus frappant. Son exposé met ensuite en valeur la Béotie avec des rappels sur Amphion, fondateur de Thèbes grâce à sa lyre et son art de la persuasion, sur les divinités natives Héraclès et Dionysos, sur des fontaines, le cheval Pégase, Cadmos et l'invention de l'écriture, des temples, des œuvres d'art – une statue d'Artémis par Phidias –, et il finit par un long exposé sur les perdrix de Béotie qui peut surprendre le lecteur moderne (7, 21-32). Solin insiste souvent sur les ressources naturelles des contrées, susceptibles d'intéresser directement le lecteur et de frapper son esprit¹³. La présentation de traits singuliers et surprenants est aussi vraisemblablement un moyen de faciliter la mémorisation de la description.

Plus on s'éloigne de l'Hellade, plus son écriture s'amplifie de listes, de descriptions, de notations ethnographiques et de petits récits. C'est notamment le cas pour la Macédoine et la Thrace, avec des références à Homère et à Pindare, avec aussi un historique des rois de Macédoine : cette dernière, un royaume, est ainsi présentée comme un territoire autour d'un peuple et d'un roi, ce qui n'était pas le cas des premiers espaces grecs (8 et 9). Puis vient la Thrace avec ses peuples aux mœurs exotiques et parfois même jugées barbares, avec ses rois criminels, Diomède ou Térée, avec aussi ses hommes illustres, le poète Orphée et le philosophe Démocrite (10). Constantinople est mentionnée. Comme chez Pline, la valorisation de la Thrace, certes ambiguë, existe néanmoins et concerne sa part grecque. Les îles grecques suscitent elles aussi de longs développements, à partir de la Crète (11 et 12). Là encore dans la continuité de Pline, elles cristallisent le processus de mémoire autour d'histoires anciennes, de héros fondateurs, de cités et d'édifices mais aussi de curiosités zoologiques.

Quand il en vient à l'Asie Mineure (41), il insiste particulièrement sur son caractère grec. Ce sont tout d'abord les rappels sur le temple d'Artémis à Éphèse, son incendie et sa reconstruction par Dinocrate. Ils le conduisent à dérouler une liste de génies produits par l'Asie, des poètes, des musiciens, des historiens, des orateurs, des sages, des philosophes parmi les plus illustres, et cette énumération ne vient pas du livre V de Pline : Anacréon, Mimnerme, Antimaque, Hipponax, Alcée de Mytilène, Sappho, Xanthos, Hécatee de Milet, Hérodote, Éphore de Cumes, Théopompe, Bias de Priène, Thalès de Milet, Pittacos de Mytilène, Cléanthe, Anaxagore, Héraclite. Au sujet de la Phrygie il met l'accent sur le concours entre Marsyas et Apollon. Il se souvient aussi de Cadmos et de Niobé. Smyrne est présentée comme la patrie d'Homère dont il date la mort de 272 ans après la prise de Troie.

En dépit de cette présentation d'Homère, comme chez Pline aucun rappel sur les Troyens et les combats eux-mêmes n'apparaît. Plus haut il a remémoré deux moments de la guerre de Troie, avant et après les batailles, en se plaçant du côté grec : le rassemblement des

¹³ R. Bedon, « Un des aspects des *Collectanea rerum memorabilium* de Solin : l'inventaire des ressources de l'oikoumène en productions remarquables », dans *Espaces intégrés et ressources naturelles dans l'Empire romain*, éd. M. Clavel-Levêque et E. Hermon, Besançon, 2004, p. 59-74.

Grecs à Eubée avant le départ (7), puis les problèmes de la flotte grecque à son retour (12). Il mentionne les deux causes de ces difficultés invoquées jusqu'alors, la colère de Minerve et l'influence de la constellation Arcturus : cette dernière explication lui semble plus certaine, comme s'il rejetait l'explication par le châtement divin et par là-même toute idée de faute commise par les Grecs. Dans son évocation de l'Asie Mineure au chapitre 41, il souligne la présence de multiples traces grecques : le tombeau d'Achille bâti par les Athéniens et les Mytiléniens, leur construction de la cité d'Achilleon, qu'il dit en ruines à son époque, l'édification par les Rhodiens de la cité d'Éantium en l'honneur d'Ajax de Salamine. Une seule trace des Troyens est conservée : le tombeau de Memnon près d'Ilion. Ainsi l'Asie Mineure et la Troade sont-elles avant tout grecques pour Solin, car sa mémoire sélectionne et occulte l'histoire de Troie, alors qu'il est invraisemblable qu'il ignore les noms des principaux héros troyens.

Le texte de Solin entretient des liens étroits avec la description géographique de Pline, trace les mêmes grandes lignes de l'espace grec, mais avec des différences qui résultent d'abord de ses choix d'écriture. Les terres du pourtour du troisième golfe ne sont pas présentées explicitement comme le cœur de la Grèce, et l'identité grecque de l'Asie Mineure semble davantage mise en avant, du moins proportionnellement au volume textuel qui lui est consacré, si bien que, plus encore que chez Pline, il ressort que les limites de l'espace grec sont celles de l'expansion de la langue et de la culture grecques (et non celle d'une entité politique). La Grèce est ainsi perçue comme une entité historique et culturelle, elle est célébrée pour sa culture, ses auteurs, ses philosophes et ses héros, ainsi que pour ses ressources naturelles. Lorsqu'il évoque la mémoire attachée aux lieux, c'est presque exclusivement celle de la Grèce ancienne d'avant la colonisation romaine, celle des fondations héroïques, des guerres Médiques, et aussi d'Alexandre le Grand, dont il retrace les grandes lignes de la carrière dans son chapitre sur la Macédoine (9). Les souvenirs de la colonisation romaine ont disparu, même si de rares rappels de l'histoire romaine apparaissent (8, la bataille de Pharsale).

Orose

Dans la description du monde qu'Orose, originaire du nord de la péninsule Ibérique, écrit au début du v^e siècle dans ses *Historiae contra paganos*, l'écriture sur l'espace grec change profondément. Tout d'abord la description du monde prend place non plus dans une encyclopédie ou une collection de choses mémorables, mais dans un texte historique, une histoire universelle. Qui plus est, l'écriture de l'histoire est d'emblée orientée et déterminée par un projet idéologique clairement affirmé : il s'agit de prouver que l'humanité a connu les pires catastrophes avant l'avènement du christianisme et que tous ses malheurs découlent du paganisme. Commande vraisemblable d'Augustin à la suite du sac de Rome en 410, l'œuvre sert la démonstration de cette thèse¹⁴. Avant de commencer le récit, Orose écrit une description du monde (I, 2, 1-106), pour faciliter la compréhension des faits historiques relatés. L'idée de commencer une histoire universelle par un exposé géographique semble alors nouvelle.

Conformément à la vision de l'histoire qui est la sienne, la Grèce ancienne n'a ensuite que très peu droit de cité, à l'exception importante d'Alexandre le Grand, dont les conquêtes sont longuement présentées au livre III, mais pour être condamnées. Orose expose en effet la succession de quatre empires, les empires babyloniens, macédonien (et non grec),

¹⁴ Orose, *Histoires (contre les païens)*, éd. et trad. M.-P. Arnaud-Lindet, Paris, 1990-1991, 3 t. ; Y. Janvier, *La géographie d'Orose*, Paris, 1982 ; A. H. Merrills, *History and Geography in Late Antiquity*, Cambridge, 2005.

carthaginois, puis romain¹⁵ (II, 1, 5-6). La Grèce ancienne d'avant Alexandre est largement exclue de cette vision du transfert de l'*imperium*, même si elle intervient lors des guerres Médiques et des conquêtes de Philippe II et d'Alexandre. Qui plus est une dénonciation virulente du paganisme parcourt tout le récit, si bien que les quelques rappels sur des héros grecs des origines sont là pour stigmatiser leur infamie. Des quatre empires, seul l'empire romain est célébré, car pour Orose, l'avènement d'une paix universelle sous le règne d'Auguste a favorisé l'avènement du christianisme. On ne s'étonnera donc pas que sa géographie soit une géographie romaine, et que les espaces grecs n'y jouissent pas d'une grande place.

En accord avec le caractère chrétien du texte et sa présentation du transfert du pouvoir d'est vers l'ouest, Orose change l'ordre des continents dans son exposé géographique : il commence par l'Asie et poursuit avec l'Europe puis l'Afrique. L'évocation de l'Asie est la plus longue (I, 13-50), mais elle ne contient que peu d'éléments sur l'Asie Mineure et rien sur Troie, dont la guerre est à peine mentionnée plus loin dans le récit (I, 17). Les chapitres sur l'Europe (I, 52-82) s'organisent autour d'une vision romaine de l'espace et dans une large mesure de son découpage en provinces : ils tracent la séparation entre une Europe non romaine, « barbare » – au-delà du Danube : Alanie, Dacie, Gothie, Germanie – et une Europe romaine – Mésie, Thrace, Macédoine, Achaïe, Dalmatie, Pannonie, Italie Gaule, Espagne, Bretagne – ; puis, après l'Afrique, ce sont les îles (I, 96-98, Chypre, Crète, Cyclades).

Orose adopte un mode d'écriture de l'espace et de la géographie très différent de ceux de Pline et de Solin. Après avoir annoncé une description de l'Europe plus courte que celle de l'Asie (I, 51), il présente chacune de ces contrées très succinctement et exclusivement par ses limites géographiques, les terres et les mers qu'elle touche au sud, nord, est et ouest : le lecteur peut ainsi les situer les unes par rapport aux autres, mais il n'apprend rien ou presque sur les lieux ou les ressources naturelles qu'elles renferment. Orose introduit ces terres comme des spatialités vides qui n'existent que par leurs limites.

Quelle place donne-t-il alors aux espaces grecs ? Contrairement à Pline et à Solin, il ne leur accorde quasiment aucune existence, puisque la Grèce n'apparaît pas en tant qu'entité. Parmi les noms qu'il introduit pour tracer les contours de l'Europe romaine, on remarque ceux de la Thrace, de la Macédoine, de l'Achaïe (I, 56-58) ; la Macédoine et l'Achaïe sont d'abord présentées comme contiguës, puis il se reprend et mentionne l'Attique entre elles. L'Achaïe semble correspondre au Péloponnèse. Elle représente surtout une province de l'empire romain, tout comme la Macédoine et la Thrace. Ces trois contrées sont présentées successivement, au milieu de celles de l'Europe romaine, mais elles ne forment pas un ensemble spécifique. On serait tenté de les regrouper pour y voir la Grèce mais Orose ne le fait pas. Il ne les réunit pas en une seule et même entité, jamais il n'emploie le terme « Graecia », jamais non plus il ne dit qu'elles seraient grecques. Aucune explication historique, généalogique ou étymologique n'est greffée, si bien que rien de l'histoire de la Grèce ancienne n'est remémoré. Les mentions rapides de trois villes, Constantinople, avec le rappel de son ancien nom Byzance (56), Athènes et Corinthe (58), et des monts Acrocérauniens (57) contrastent avec la profusion des toponymes chez Pline et Solin.

Autrement dit, la Grèce est ici quasiment absente de sa géographie ; si l'on compare avec le texte de Pline, on peut dire qu'elle a été effacée de l'exposé géographique et de la perception de l'espace. Dans les livres suivants pourtant, notamment dans le livre III lorsqu'il relate les guerres des Macédoniens contre les cités grecques, Orose emploie souvent le terme « Graecia ». Mais dans l'ouverture des *Historiae*, c'est le choix d'une vision romaine de l'espace qui prévaut, même s'il ne l'explique pas. En effet, lorsqu'il énumère toutes ces

¹⁵ Les exégèses de la vision de Daniel (Daniel, VII) interprétaient habituellement les quatre bêtes comme des figurations des empires babylonien, mède, perse et macédonien, puis, selon Jérôme, babylonien, médo-perse, macédonien et romain. Voir à ce sujet M.-P. Arnaud-Lindet, éd. cit., t. 1, Paris, 2003, p. XLV-LVIII.

contrées européennes sans d'ailleurs employer le mot de province, il les présente comme des données objectives, des réalités physiques et atemporelles, non liées à un temps donné ni à une construction politique. Il ne dit donc pas que ce découpage spatial est celui de l'empire romain, que les noms qu'il donne à ces contrées et les limites qu'il leur fixe sont le produit d'une histoire. La seule donnée de géographie historique qu'il introduise concerne la ville de Constantinople, bien sûr absente sous ce nom dans les textes antérieurs.

Son récit historique montre ensuite que l'empire romain sous le règne d'Auguste est l'aboutissement du transfert de l'*imperium* et rend possible l'avènement du christianisme. Il n'est donc pas étonnant qu'il présente une vision romaine impériale de l'espace, avec la partition des provinces romaines dans les Balkans et qu'il « raie » de la carte la Grèce comme entité géographique, politique et / ou culturelle. Or nous savons qu'Orose a été l'historien latin le plus lu dans l'Europe occidentale médiévale. Son œuvre a ainsi contribué durablement à une « désinformation » sur la géographie de la Grèce ancienne et à l'affaiblissement de la vision d'une entité grecque.

Isidore de Séville

Pour la description du monde, les *Historiae* d'Orose sont l'une des sources d'un autre texte latin qui a lui aussi joui d'une diffusion considérable, l'encyclopédie qu'Isidore de Séville écrit au début du VII^e siècle, les *Etymologiae*, alors qu'il est évêque de Séville dans le royaume wisigothique¹⁶. Dans un exposé plus développé, Isidore donne une image à la fois plus précise et plus positive des espaces grecs. Après le livre XIII sur les phénomènes naturels, le livre XIV est consacré à la description de la terre, son objectif est de noter les données les plus connues qu'il est nécessaire de mémoriser pour comprendre les auteurs anciens¹⁷. Isidore reprend à Orose l'ordre « Asie, Europe, Afrique, îles », et ajoute caps, montagnes et lieux souterrains. Et surtout la liste vide et sèche d'Orose, il la remplit de toutes sortes de connaissances, puisées à Solin, Servius et Jérôme notamment¹⁸, dont son œuvre devient le conservatoire.

De nouveaux développements sont apportés sur l'Asie Mineure et renforcent son appartenance à l'espace grec : d'abord sur la Galatie, au sujet de laquelle il ajoute que les habitants, des Gaulois, s'unirent avec des Grecs et prirent le nom de « Gallograeci », puis à son époque celui de « Galates » (XIV, 3, 40), puis sur la Phrygie, ainsi appelée du nom de la fille d'Ésope, mais aussi parfois nommée Dardanie, du nom de Dardanos, fils de Jupiter, et il cite alors Homère (XIV, 3, 41). Il distingue la Phrygie de la Troade, dont il évoque l'origine du nom en mentionnant Tros, roi des Troyens et père de Ganymède : aucun rappel n'apparaît là non plus sur la guerre de Troie.

Au sujet de l'Europe, il se conforme à Orose pour présenter successivement les provinces ou régions (les deux termes sont employés) de l'Europe non romaine (Basse Scythie et Germanie, XIV, 4, 3-4), et celles de l'Europe romaine (XIV, 4, 5-29). Mais dans sa liste des provinces de l'Europe romaine, et particulièrement des espaces grecs, il se différencie de lui. Il énumère ainsi et décrit les provinces du Danube (XIV, 4, 5, Mésie, Pannonie, Norique), la Thrace (XIV, 4, 6), puis la Grèce (XIV, 4, 7-15) et ses provinces : Dalmatie, Épire, Hellade (Béotie, Péloponnèse), Thessalie, Macédoine, Achaïe, Arcadie,

¹⁶ *Etymologiarum sive originum libri XX*, éd. W. M. Lindsay, Oxford, 1911, 2 t. ; J. Fontaine, *Isidore de Séville. Genèse et originalité de la culture hispanique au temps des Wisigoths*, Turnhout, 2001 ; A. H. Merrills, *History and Geography in Late Antiquity*, op. cit..

¹⁷ Les citations du livre XIV viennent de l'édition et de la traduction d'O. Spevak, *Isidore de Séville, Étymologies, livre XIV, De terra*, Paris, 2011.

¹⁸ La dernière édition citée récapitule ces sources, p. XXXV-XXXIX.

Crète et Cyclades. Suivent la Lacédémonie (XIV, 4, 16, il évoque en fait la Pannonie), l'Istrie (XIV, 4, 17), l'Italie (XIV, 4, 18-24), la Gaule (XIV, 4, 25-26), la Rhétie (XIV, 4, 27), l'Espagne (XIV, 4, 28). Enfin de longs développements sont consacrés aux îles grecques (XIV, 6, 14-44) : Chypre (14), Crète, Abydos, Cos (15-18), Cyclades (19-31, en fait les îles de la mer Égée : Délos, Rhodes, Ténédos, Carpathos, Cythèse, Icarie, Naxos, Mélos, Paros, Chios et Samos). Ses chapitres sur les caps et les montagnes présentent respectivement le cap Sigée dans l'Hellespont, le cap Malée en Grèce (XIV, 7, 2-3), puis les monts Olympe, Athos, Parnasse et les monts Cérauniens (XIV, 8, 9-12).

Non seulement on est très loin de la présentation squelettique d'Orose, mais la plus riche description valorise l'histoire et la culture grecques, même s'il développe moins que Pline. Il inscrit avant tout l'étymologie des toponymes, de brefs rappels sur les personnages qui ont donné leur nom à la contrée, leur origine, puis les frontières de cette contrée selon les axes est-ouest et nord-sud. En outre, cet exposé géographique n'est pas son unique évocation des parties du monde dans les *Etymologiae*. D'autres présentations se lisent aux livres IX, XIII et XV : énumération des peuples et des langages au livre IX, des rivières à la fin du livre XIII et, au livre XV, 1, des villes, des cités, de leurs fondateurs, de certains de leurs édifices. On y retrouve la même structuration selon les trois continents. La reprise du même ordre géographique sert le travail de mise en mémoire, que conforte aussi une classification des connaissances par catégories¹⁹ : peuples et langages, rivières, régions et cités.

Dans l'exposé du livre XIV on constate tout d'abord que la Thrace est distinguée de la Grèce. Elle n'appartient pas à elle géographiquement ni culturellement. Isidore la définit avant tout par la barbarie de ses peuples. Si la cruauté des Thraces était légendaire dans l'Antiquité, Pline et Solin attachaient en revanche aussi à la région un passé grec. Isidore mentionne par ailleurs Constantinople dans la présentation des frontières de la Thrace, et la cité semble lui être extérieure (XIV, 4, 6) : elle apparaît déplacée vers l'Asie Mineure, sans que le chapitre sur cette dernière l'ait mentionnée. Alors qu'à l'époque d'Isidore, cette cité de Thrace s'est bien imposée comme capitale de l'empire romain de Constantinople, et que ce dernier exerce alors sa puissance sur une très vaste aire géographique, on constate qu'Isidore n'en fait pas état dans sa géographie et n'actualise donc en rien son découpage géographique. Il choisit même de rejeter la Thrace et Constantinople hors de l'espace grec, de leur enlever tout caractère grec, alors que chez Pline la Thrace appartenait au troisième golfe et donc à la Grèce.

En effet, aussitôt après, Isidore nomme explicitement la Grèce et la présente comme un vaste ensemble qui réunit plusieurs « provinciae ». Délimitant clairement ses contours par la liste de ses provinces, il confirme l'exclusion de la Thrace. La constitution de cette entité nommée Grèce est attribuée à l'action du roi qui lui aurait donné son nom, le roi Grécus :

Graecia a Graeco rege vocata, qui cunctam eam regionem regno incoluit. (XIV, 4, 7)
[La Grèce reçut le nom de son roi Grécus qui étendit son royaume sur toute la région²⁰.]

On remarque ici particulièrement l'emploi du terme « regio » pour désigner cette entité politique, ce territoire, avant la liste de ses sept provinces :

Sunt autem provinciae Graeciae septem, quarum prima ab occidente Dalmatia, inde Epirus, inde Elladas, inde Thessalia, inde Macedonia, inde Achaia et duae in mari, Creta et Ciclades. Illyricus autem generaliter omnis Graecia est. (XIV, 4, 7)

¹⁹ Sur le choix de la répétition d'une même structure et le désir de faciliter au lecteur la circulation dans le texte et la mémorisation, voir l'article d'A. H. Merrills, « Geography and memory in Isidore's *Etymologies* », dans *Mapping Medieval Geographies. Geographical Encounters in the Latin West and Beyond, 300-1600*, éd. K. D. Lilley, Cambridge, 2014, p. 45-64.

²⁰ Pline, comme nous l'avons vu, mentionnait déjà ce roi Graecus (IV, 28).

[Les provinces de la Grèce sont au nombre de sept²¹ : la Dalmatie est la première du côté de l'ouest, puis l'Épire, l'Hellade, la Thessalie, la Macédoine, l'Achaïe et deux en mer, la Crète et les Cyclades. Toute la Grèce est généralement appelée « Illyricus²² ».]

Il en présente ensuite huit, car il ajoute l'Arcadie. Puis il scinde aussi l'Hellade en deux « provinces », la Béotie et le Péloponnèse. Certains des noms cités – Macédoine, Dalmatie, Épire, Achaïe, Crète, Thessalie – ont bien été des noms attribués à des provinces romaines, mais pas tous. Et surtout ces provinces ne sont pas ici des provinces romaines, elles deviennent les provinces de la Grèce et cette dernière est définie comme une large entité politique, ethnique et culturelle. C'est un changement très important : la Grèce est devenue une région (« regio ») et le terme de province (« provincia ») est employé pour désigner les parties qui la composent, il ne réfère plus au découpage administratif de l'empire romain.

Chacune des « provinciae » de la Grèce est décrite au moins sur une dizaine de lignes sauf la Dalmatie, très rapidement présentée²³. Isidore indique généralement l'étymologie de son nom et, rappelant le souvenir de son fondateur, fait état de son premier statut de royaume. Le découpage spatial tire en effet son origine de l'établissement d'entités territoriales autour d'un souverain ou d'un grand héros et Isidore greffe de petits récits sur Pyrrhos, fils d'Achille, sur Molossos, fils de Pyrrhos et d'Andromaque, Hellen, fils de Deucalion et de Pyrrha, sur Cadmos, la recherche de sa sœur Europe et sa fondation de Thèbes, sur Macedo, petit-fils de Deucalion. Il mentionne de nombreux autres personnages, qui renvoient à la Grèce ancienne des origines et des grands héros. Trois références sont aussi faites aux philosophes athéniens (XIV, 4, 10), aux guerres Médiques (XIV, 4, 10) et à Alexandre le Grand (XIV, 4, 13). Rien n'est remémoré de la colonisation romaine. Lorsqu'il présente Hellen, fils de Deucalion et de Pyrrha comme le héros éponyme des Hellènes, à l'origine aussi du toponyme Hellade, il explique que les Grecs se sont appelés Hellènes, affirmant ainsi son souci de rappeler l'onomastique qu'ils se sont choisie pour eux-mêmes (XIV, 4, 10).

En ce qui concerne les lieux, on constate une célébration particulière de l'Hellade, le cœur de la Grèce, la « vraie » Grèce (formule reprise à Solin), dite aussi « Attique », avec Athènes comme quasi capitale en raison de sa supériorité intellectuelle :

Ipsa est et vera Graecia, ubi fuit Athenas civitas, mater liberalium litterarum et philosophorum nutrix, qua nihil habuit Graecia clarius atque nobilius. (XIV, 4, 10)

[C'est en fait la Grèce véritable où fut la cité d'Athènes, mère des arts libéraux et nourrice des philosophes : la Grèce n'eut jamais de cité plus célèbre et plus noble.]

Athènes est ainsi une capitale culturelle et non politique. Parmi les autres cités qu'il sélectionne prennent place Thèbes et Corinthe et là encore nous remarquons l'absence de Sparte. L'intitulé du chapitre 16 annonce bien la Lacédémonie, mais c'est de la Pannonie qu'il traite, comme si la cité de Sparte restait peu connue ou peu valorisée. Dans les assez longs chapitres sur les îles (XIV, 6, 14-31), plusieurs d'entre elles sont explicitement dites « grecques » : les étymologies grecques de leurs noms sont données et des mots grecs sont cités avec l'alphabet grec. La Crète est une « Graeciae pars » (XIV, 6, 15, « partie de la Grèce »), comme la liste des provinces grecques l'annonçait. De nombreuses îles sont reliées à des personnages ou des divinités grecques.

La « Grèce » ainsi nommée est donc une nouvelle fois appréhendée comme une entité, mais Isidore de Séville construit l'image de cette entité grecque d'une manière différente de celle de Pline : elle se constitue selon lui de la Grèce continentale, du Péloponnèse et des îles,

²¹ Je modifie ici légèrement la traduction citée par ailleurs.

²² L'édition (*op. cit.*, p. 58) indique que la source pour cette liste de provinces est Rufius Festus, *Breviarium rerum gestarum populi romani*, 8, mais ce dernier parle de la Macédoine et non de la Grèce.

²³ Pline ne l'incluait pas dans la Grèce, Isidore se souvient peut-être des colonies fondées en Illyrie par les Grecs.

sans la Thrace et Constantinople, sans l'Asie Mineure, bien que plus haut il ait signalé l'appartenance au monde grec d'une partie de l'Asie Mineure (XIV, 3, 40-41). Cette représentation d'Isidore ne transmet aucun reflet de la nouvelle construction politique, l'empire de Constantinople, qui, à son époque, a succédé à l'empire romain d'Orient. Isidore représente une entité géographique, territoriale et culturelle qu'il attache aux temps de la Grèce ancienne d'avant la colonisation romaine.

Or, avec les œuvres de Pline et de Solin, les *Etymologiae* d'Isidore ont constitué l'une des sources la plus importante pour les auteurs d'encyclopédies et de descriptions du monde durant tout le Moyen Âge. Leur diffusion a conforté l'importance de la chorographie antique et de son héritage pour la constitution de la géographie médiévale. Isidore impose la Grèce comme une entité spécifique, une région qui possède ses propres provinces et des limites bien définies, qui aurait été un royaume à ses origines. Il la présente de la même manière qu'il présente l'Italie, l'Hispanie ou la Gaule. Il lui donne une territorialité géographique, historique, politique et culturelle. Le mot « regio » n'apparaissait pas dans les textes précédents pour définir et présenter la Grèce : c'est une innovation qui trahit un progrès dans la conscience de l'existence d'une entité « Grèce », dans la pensée de l'idée de région pour l'espace grec²⁴. Et l'on sait que cette idée de région est aussi essentielle dans la *Géographie* de Ptolémée, qui jouit d'une nouvelle diffusion à partir du XV^e siècle à travers sa traduction latine.

La Grèce dans la traduction latine de la *Géographie* de Ptolémée diffusée en France au XV^e siècle

Les descriptions latines de Pline, Solin, Isidore de Séville, et dans une moins grande mesure d'Orose jouissent d'une grande diffusion encore au XVI^e siècle, alors même qu'au XV^e siècle sont réalisées les premières traductions latines de géographies grecques : la *Géographie* de Ptolémée (II^e siècle) et celle de Strabon (I^{er} siècle). Ces nouvelles autorités antiques sont assez rapidement connues en France à travers des traductions latines, surtout le texte de Ptolémée. Je retracerai brièvement les données de la transmission des textes, bien étudiées déjà, avant d'évoquer les représentations nouvelles de la Grèce ainsi introduites en France et la question de leur conciliation avec les perceptions antérieures.

Un manuscrit grec de la *Géographie* de Ptolémée est apporté en Italie par Manuel Chrysoloras, peu après son arrivée à Florence à la fin du XIV^e siècle, et Jacopo d'Angelo réalise une traduction latine en 1406²⁵. Grâce à elle, l'Europe occidentale retrouve un accès précis à sa géographie mathématique et à sa méthode de projection des données calculées sur une carte visuelle. Les développements théoriques sur lesquels Ptolémée ouvre son texte opposent, on le sait, la géographie à la chorographie²⁶. Il définit la géographie comme une science mathématique qui permet d'établir de justes cartes, fondées sur les calculs des latitudes et longitudes des lieux, et il disqualifie la chorographie car elle se limiterait à la juxtaposition de descriptions de régions, n'assurerait aucune vue d'ensemble de la terre habitée et aucune localisation exacte des lieux, et ne permettrait pas l'établissement de cartes. Si les descriptions de Pline, Solin, Orose et Isidore ont longtemps pâti du discrédit dans lequel

²⁴ C'est d'autant plus important qu'une pensée de l'espace et une réflexion sur le lexique de l'espace apparaissent avec les définitions de certains termes qu'il propose à la fin de son exposé – province, patrie, terre, lieu, région, territoire – même si ces définitions ne sont pas toujours claires (XIV, 5, 19-22).

²⁵ Voir les études de P. Gautier Dalché, citées à la note 1, et J.-M. Besse, *Les grandeurs de la Terre. Aspects du savoir géographique à la Renaissance*, Lyon, 2003 ;

²⁶ Voir *Ptolemaios Handbuch der Geographie*, t. 1, *Einleitung und Buch 1-4*, t. 2, *Buch 5-8 und Indices*, éd. sous la direction de A. Stückelberger et G. Grasshoff, Bâle, 2006 ; J. Lennart Berggren et A. Jones, *Ptolemy's Geography, An Annotated Translation of the Theoretical Chapters*, Princeton et Oxford, 2000.

Ptolémée a plongé la chorographie, un tel discrédit ne semble pas dominer aux XV^e et au XVI^e siècles, bien loin de là, d'autant qu'au XV^e siècle, la *Géographie* de Strabon, qui relève elle aussi largement de la chorographie et d'une géographie ethnographique et historique, est traduite en latin par Guarino da Verone et par Gregorio Tifernate²⁷, et que le *De chorographia* de Pomponius Mela connaît aussi une nouvelle circulation.

Après ses premiers développements théoriques, Ptolémée présente un catalogue de 84 provinces ou satrapies – reflet du découpage politique de l'empire romain ou de l'empire perse – dont il donne les latitudes et les longitudes, puis 26 tables – cartes – régionales. Sa géographie passe ainsi d'une évocation de provinces à celle d'entités régionales, plus larges. Les cartes diffusent les images visuelles de ces régions, avec les limites qu'il leur a assignées, et leur découpage s'impose peu à peu d'autant plus qu'il entre en résonance avec nombreuses des entités politiques et / ou avec des identités / sentiments d'appartenance nationale ou pré-nationale en cours de construction²⁸.

Comment l'espace grec ou les espaces grecs se trouvent-ils présentés ? Sans qu'il délimite explicitement ce qu'il considère comme grec ou non, ils apparaissent d'abord dans le catalogue des provinces ou satrapies du livre III, c'est-à-dire avant tout sous la forme d'une liste de noms et de quelques précisions sur les limites des provinces : c'est une géographie qui se veut physique et atemporelle, loin de la géographie ethnographique, historique, culturelle de Strabon. Rien n'est ainsi rapporté de la mémoire des lieux. La majorité de ces noms étaient sans doute inconnus à la majorité des lecteurs du Moyen Âge. Ensuite, les tables ou cartes, numérotées par continent, ne portent pas de titres spécifiques et ne nomment pas les régions qu'elles représentent. L'une d'elles, la carte X de l'Europe, donne pour la première fois une représentation visuelle de qui correspond à nos yeux à l'espace grec, à savoir la Grèce continentale, le Péloponnèse et les îles. D'autres terres qui pouvaient alors être considérées comme grecques (au moins pour une part) sont représentées sur la carte IX de l'Europe – la Thrace –, les tables I et IV de l'Asie – Asie Mineure, Chypre. C'est la carte X de l'Europe qui concentre l'essentiel des espaces grecs et crée visuellement une entité grecque, mais Ptolémée ne l'identifie à la Grèce. Dans les éditions imprimées du texte latin de la *Géographie*, il faut attendre Sebastian Münster pour qu'elle reçoive le titre « Graecia²⁹ ».

Si l'on se place au moment de la réalisation de la traduction latine de Ptolémée et plus largement dans le contexte du XV^e siècle, l'identification de la Grèce au seul espace figuré dans cette carte X de l'Europe ne devait pas aller de soi. Cette traduction est en effet réalisée au moment de l'avancée des Ottomans dans les Balkans et de l'effondrement progressif de l'empire de Constantinople, et sa diffusion en France est d'ailleurs accélérée à l'issue du concile de Constance (1414-1418), organisé pour réunir les Églises chrétiennes et sauver la « Grèce ». L'empire de Constantinople est l'entité politique grecque qui s'est affirmée depuis des siècles, avec une étendue qui a connu des variations, sans que ses empereurs lui donnent le nom de Grèce puisqu'ils voyaient en elle l'empire de Rome et s'appelaient eux-mêmes Romains. Mais du côté de l'Europe occidentale, si le terme de « Romania » / « Romanie » est parfois utilisé, le terme de « Graecia » / « Grece » apparaît plus fréquemment, particulièrement au XV^e siècle dans les textes écrits pour organiser la riposte contre les Ottomans et sauver l'empire de Constantinople. Pensons à des textes aussi différents que le *De Europa* de Enea Silvio Piccolomini et, pour les textes français, à la *Complainte de Grece*

²⁷ P. Gautier-Dalché, « Strabo's Reception in the West (fifteenth-sixteenth centuries) », dans *The Routledge Companion to Strabo*, éd. D. Dueck, Londres et New York, p. 367-383.

²⁸ G. Tolia, « Penser les régions. Histoire brève d'une conception cosmographique », *Geographia antiqua*, 23-24 (2014-2015), *Geografia e storia : antico e moderno / Geographie und Geschichte : antik und modern*, éd. H.-J. Gehrke et F. Prontera, p. 139-150.

²⁹ Voir l'édition de Bâle de la *Cosmographie* de Ptolémée par Sebastian Münster en 1540, voir G. Tolia, *Mapping Greece, 1420-1800 : A History*, Leyde, 2012, p. 38-39.

de Jean Molinet ou à l'*Advis sur la conquête de la Grece et de la Terre sainte* qui accompagne souvent dans les manuscrits le *Voyage* de Bertrandon de la Broquière.

La grande question d'actualité au XV^e siècle est ainsi la dislocation de cette entité politique, culturelle et linguistique grecque qu'est l'empire de Constantinople, amorcée depuis la fin du XIV^e siècle avec la conquête d'une partie de la Grèce continentale par les Ottomans et leur menace sur Constantinople, la Thrace et le Péloponnèse. Or Constantinople et la Thrace n'apparaissent pas sur la carte X de Ptolémée. L'empire de Constantinople, dont l'étendue a beaucoup varié, a longtemps réuni des espaces répartis sur plusieurs cartes de Ptolémée, les cartes IX et X de l'Europe, I et IV de l'Asie. Le découpage de Ptolémée, réalisé au II^e siècle de notre ère, soit bien avant l'empire de Constantinople, pouvait apparaître au XV^e siècle comme un démembrement de ce dernier, au moment même où, en Europe occidentale, on espère encore consolider son existence. Il ne coïncidait donc pas avec les aspirations politiques du moment.

Des traces de ce contexte du XV^e siècle apparaissent dans certains témoins manuscrits de la traduction latine, dès les premiers qui sont diffusés en France, ceux de Guillaume Fillastre. Doyen du chapitre de la cathédrale de Reims à partir de 1392, nommé cardinal en 1411 par Jean XXIII, il participe au concile de Constance et rapporte d'Italie deux manuscrits de la traduction latine de la *Géographie* de Ptolémée. Il offre l'un d'eux au chapitre de Reims (l'actuel manuscrit de Reims, Bibliothèque municipale, 1329) et conserve le second (l'actuel manuscrit de Nancy, Bibliothèque municipale, 354³⁰), dans lequel il appose des notes et des présentations personnelles. Puis, en 1427, il fait réaliser un atlas de 27 cartes, ajoutant ainsi aux 26 cartes annoncées de Ptolémée une carte du nord de l'Europe, œuvre du danois Claus Claussøn Swart : c'est la première des nouvelles cartes régionales ajoutées à celles de Ptolémée. Patrick Gautier Dalché a édité les commentaires que Guillaume Fillastre a écrits dans ce manuscrit, ainsi que l'introduction personnelle qu'il a aussi composée pour le manuscrit de *De chorographia* de Pomponius Mela qu'il possédait³¹. Il a analysé sa passion pour la géographie, attestée également par sa possession d'un manuscrit transmettant un texte intitulé « Liber geographicus », qui contient des extraits d'Orose, d'Isidore de Séville, de Gervais de Tilbury, de Barthélemy l'Anglais, de Martianus Capella et de Pierre d'Ailly, avec la *Chronique* de Robert d'Auxerre³².

Je reviendrai ici sur le manuscrit de Nancy de la *Géographie*. Concernant les espaces grecs, quels sont les termes de la traduction latine de Ptolémée et ceux des passages ajoutés par Fillastre ? Concordent-ils ? Quels éléments dans l'onomastique pourraient refléter l'actualité politique et le terme « Graecia » est-il employé ? Dans la traduction latine de la *Géographie*, la liste des provinces de la partie orientale de l'Europe (livre III) commence au folio 41 v de ce manuscrit, avec l'énumération des « situs » de chaque province. Pour les espaces qui pouvaient être considérés comme grecs mais ne sont jamais désignés ainsi, nous lisons, à partir du folio 56 v, la liste « Tracie situs, Chersonesi situs, Macedonie situs, Espiri situs, Achaye situs, Euboee insule situs, Peloponesi situs, Crete insule situs ». Nombreux de ces termes correspondent à des noms de provinces romaines, et aucune province romaine n'ayant porté le nom de Grèce, ce dernier est logiquement absent. Fidèle au texte de Ptolémée, la traduction latine introduit chaque site en indiquant ses limites, puis les

³⁰ Ce manuscrit est numérisé et consultable sur le site de la Bibliothèque médiathèque de Nancy : <http://bmn-renaissance.nancy.fr/items/show/1236>.

³¹ P. Gautier Dalché, « L'œuvre géographique du cardinal Fillastre. Représentation du monde et perception de la carte à l'aube des découvertes », *Archives d'histoire doctrinale et littéraire du Moyen Âge*, 59 (1992), p. 319-383, repris dans *Humanisme et culture géographique à l'époque du concile de Constance. Autour de Guillaume Fillastre*, éd. D. Marcotte, Turnhout, 2002, p. 293-355.

³² Voir l'article cité de P. Gautier Dalché, p. 320. C'est le manuscrit de Reims, Bibliothèque municipale, 1322. Il possédait aussi l'actuel manuscrit de Reims, Bibliothèque municipale, 1321, qui contient le *De situ orbis* de Pomponius Mela et la *Cosmographia* d'Aethicus Ister.

coordonnées en degrés des latitudes et longitudes de chaque lieu qu'ils renferment. Dans ce riche catalogue de toponymes, le terme « Graecia » et l'adjectif « graecus » n'apparaissent pas non plus. Mais quelques titres courants, ajoutés par le copiste, introduisent « Grecia » : « Grecia. Chersonesus Macedonia » en haut des folios 58 r et 59 r (folio 60 r endommagé), « Grecia. Epirus » au folio 61 r. Ensuite, jusqu'au folio 67 r et la fin du livre III, les titres courants pour les autres parties grecques sont « Achaya », « Euboea insula Achaie. Peloponesus », « Propria Achaie. Peloponesus », « Peloponesus. Creta insula ». Dans le livre V sur l'Asie, nous lisons au folio 102 v le titre courant « Cipri insule situs », sans mention non plus de la Grèce.

À partir du folio 143 r, les cartes du livre VIII sont chacune précédée par une rapide présentation avec énumération des provinces et coordonnées de certains lieux : c'est là aussi la traduction du texte de Ptolémée. Nous lisons ainsi que la carte IX et la carte X de l'Europe contiennent :

Nona Europe tabula continet Iaziges Metanastas, Daciam, utranque Misiam, Thraciam et Chersonesum. (fol. 147 v)

[La carte IX de l'Europe contient « Iaziges Metanastas », la Dacie, les deux Mésie, la Thrace et la Chersonèse.]

Decima Europe tabula continet Macedoniam et Epyrum et Achayam et Peloponesum et Cretam insulam et Euboeam cum insulis adjacentibus. (fol. 148 r et v)

[La carte X de l'Europe contient la Macédoine, l'Épire, l'Achaïe, le Péloponnèse, l'île de Crète et l'Eubée avec les îles voisines.]

Plus loin, lorsque les cartes sont introduites, chacune est précédée d'une nouvelle présentation qui est cette fois l'œuvre de Guillaume Fillastre. Sa reformulation de leur contenu spatial montre alors des modifications, avec les actualisations de plusieurs toponymes. Il transforme ainsi la description de la table X (fol. 178 r) :

Decima Europe tabula continet Greciam et suas partes : Macedoniam, Peloponesum, Achaiam, Epirum, insulam Cretam que dicitur Candia et plures alias insulas inter quas Eboea que est Négrepont, quas hodie tenent Veneti in mare nostro quod ibi dicitur Egeum scilicet ab oriente, ab occidente vero dicitur Ionium.

[La carte X de l'Europe contient la Grèce et ses parties : la Macédoine, le Péloponnèse, l'Achaïe, l'Épire, l'île de la Crète maintenant nommée Candie et plusieurs autres îles parmi lesquelles l'Eubée, soit Négrepont, que possèdent de nos jours les Vénitiens, dans notre mer, qui est dite à l'est la mer Égée et à l'ouest la mer Ionienne.]

Cette mention ajoutée de la Grèce et de ses parties est essentielle. Bien avant Sebastian Münster, Guillaume Fillastre identifie le contenu de la table X à la Grèce, dont il donne la liste des composantes. Il construit l'image d'une entité grecque, qui est proche de celle décrite par Isidore de Séville lorsqu'il évoque « Graecia » et ses provinces. Ses composantes sont en grande partie les mêmes, avec de surcroît l'actualisation explicite des deux noms de la Crète et de l'Eubée, appelées Candie et Négrepont au XV^e siècle en Europe occidentale, et la référence à la domination vénitienne conservée à son époque sur certaines îles.

Mais il n'ajoute pas ce terme « Graecia » uniquement pour la carte X de l'Europe, il l'ajoute aussi pour la carte IX, où après la mention de la Thrace et de la Chersonèse il écrit un développement qui fait état de la « Turquia », qui désigne l'Asie Mineure, et de la « Grecia in illa parte dicitur Tracia et Romania », où il évoque aussi Constantinople.

Nona Europe tabula continet Iaciseum que est Albania Methaneste, Daciam, Missiam superiorem et inferiorem, Trachiam, Cersonesum, Propontum et Elespontum, ubi

Constantinopolis. Et est illud mare quod est inter Asyam minorem que est Turquia et Greciam, que Grecia in illa parte dicitur Tracia et Romania, et per hoc navigatur ad mare Pontum, quod in illis partibus intrat Danubius .vii. ostiis et ibi est pars maris Pontici. (fol. 176 r)

[La carte IX de l'Europe contient « Iaciseum » qui est l'Albanie « Methaneste », la Dacie, la Mésie supérieure et la Mésie inférieure, la Thrace, la Chersonèse, la Propontide et l'Hellespont, avec Constantinople. Et il y a la mer qui est entre l'Asie Mineure, c'est-à-dire la Turquie, et la Grèce, car la Grèce dans cette partie s'appelle Thrace et Romania, et par là on navigue vers le Pont-Euxin, dans ces parties arrive le Danube par sept embouchures, et là est une partie de la mer du Pont-Euxin.]

Si la reprise des cartes de Ptolémée contraignait à séparer la Thrace – et donc la *Romania* et Constantinople – de la Grèce continentale, dans ces présentations Guillaume Fillastre réunit les espaces des deux cartes en employant le même mot de « Graecia », et en indiquant donc que la Grèce est partagée entre les deux. L'influence d'Isidore de Séville que montre sa présentation de la carte X trouve également ici ses limites, puisque pour l'encyclopédiste latin la Thrace n'appartient pas à la Grèce.

La conscience d'un décalage entre les représentations régionales de Ptolémée dans les cartes IX et X et la perception d'une Grèce confondue avec l'empire de Constantinople, dont l'Europe occidentale souhaite maintenir l'existence et l'unité face aux Ottomans, affleure à nouveau à travers le récapitulatif des cartes que Fillastre propose à partir du folio 212. Il présente alors chacune des tables, en déclinant la liste de leurs provinces, parfois l'équivalent moderne de leurs noms, leurs coordonnées mathématiques et la langue parlée par leurs habitants. Il donne aussi très souvent un titre à ces cartes, c'est-à-dire qu'il nomme les entités spatiales représentées. Après les noms, par exemple, d'« Yspania », de « Gallia », d'« Italia », le nom de « Grecia » est donné aux deux cartes IX et X, avec respectivement : « Grecia » et « Grecia Romania ». Dans la carte IX, trois des provinces, « Missia superior et inferior », « Tracia » et « Cersonesus » sont dites de langue grecque. Dans la carte X, toutes les provinces sont de langue grecque : « Macedonia », « Peloponesus », « Achaya », « Eboea », « Lesbum », « Creta ». Quatre noms modernes sont indiqués, « Archadia » pour « Peloponesus », « Epirus » pour « Achaya », « Nigroponte » pour « Eboae », « Morea » pour « Lesbum ».

Les ajouts de Guillaume Fillastre dans le manuscrit de la *Géographie* de Ptolémée qu'il a annoté constituent ainsi un bel exemple de construction d'une entité grecque qui concilie l'héritage de Ptolémée avec celui d'Isidore et montre en même temps, à travers l'intégration de la Thrace et l'actualisation de certaines données, l'importance de la vision d'une autre entité grecque, l'empire de Constantinople, qui est au centre des préoccupations politiques du XV^e siècle. Que Fillastre ait connu les encyclopédistes latins est prouvé par sa possession du « Liber geographicus » évoqué plus haut, avec ses extraits d'Orose, d'Isidore de Séville, de Gervais de Tilbury, de Barthélemy l'Anglais, de Martianus Capella. Il détenait aussi un manuscrit de l'œuvre de Pomponius Mela. Il devait aussi avoir lu l'*Imago mundi* de Pierre d'Ailly, chancelier de l'Université de Paris, dont il avait été le disciple. Or Pierre d'Ailly, pour la description de l'espace grec, s'inspirait de près d'Isidore de Séville et avait écrit à son tour un chapitre intitulé « De Grecia et suis provincias³³ ».

D'autres manuscrits latins de la *Géographie* contiennent des ajouts de cartes qui actualisent sous une autre forme les représentations des nombreux espaces, et parmi eux les espaces grecs et proche-orientaux, souvent en lien avec des projets de croisade. Le manuscrit de Paris, BnF, latin 4802, copié à Florence, sans doute entre 1473 et 1480, par un scribe d'origine française, Hugo Comminelli, et pour le futur roi de Naples Alphonse II (1494-

³³ *Ymago Mundi* de Pierre d'Ailly, cardinal de Cambrai et chancelier de l'Université de Paris (1350-1420), éd. et trad. E. Buron, Paris, 1930, t. 1, p. 323-327.

1495), fut ensuite rapporté de Naples par Charles VIII après 1495 ou acheté par le cardinal Georges d'Amboise au roi Frédéric III d'Aragon. Il contient les 26 cartes régionales de Ptolémée, sept cartes modernes et dix plans de ville. Parmi les cartes modernes, l'une est consacrée à « Morea novela », soit au Péloponnèse moderne, avec l'inscription de nombreux noms de lieux, aux folios 128 v et 129 r, une autre à « Candia novela », à la Crète moderne, aux folios 129 v et 130 r³⁴. Des plans des villes d'Andrinople et de Constantinople sont figurés aux folios 133 v et 134 r. Le manuscrit de Paris, BnF, latin 4804, réalisé à Gand et à Bruges en 1485 par Johannes de Kriekenborch pour Louis de Bruges, offre lui aussi des cartes modernes, dont une de la Terre sainte³⁵ (fol. 160 v-161 r).

Par ailleurs, de nombreux autres témoignages nous montrent qu'au XVI^e siècle encore des auteurs ont réuni les représentations géographiques de Ptolémée avec l'héritage de la chorographie antique. Margriet Hoogvliet l'a ainsi montré à propos de l'édition latine de la *Géographie* de Ptolémée par Johan Reger à Ulm en 1486³⁶. L'imprimé contient en effet à la fois le texte de Ptolémée et un traité intitulé *De locis ac mirabilibus mundi*, compilation qui assemble une traduction latine de la *Mappemonde spirituelle* de Jean Germain et des extraits des *Etymologiae* et du *De natura rerum* d'Isidore de Séville, des *Collectanea rerum memorabilium* de Solin et du *Speculum naturale* de Vincent de Beauvais.

L'assemblage des deux traditions géographiques, celle de Ptolémée et celle de la chorographie des encyclopédistes latins, déjà effectif dans l'*Imago mundi* de Pierre d'Ailly, allait donc encore souvent de soi au XVI^e siècle, loin de l'opposition longtemps supposée entre elles. La représentation d'une entité grecque était de fait déjà bien présente chez Pline, Solin et Isidore, et déjà associée à l'idée de région chez Isidore – une entité géographique, historique et culturelle, avec la mémoire de la Grèce ancienne –, si bien que les notations historiques, ethnographiques et culturelles de ces encyclopédistes latins pouvaient apparaître comme un complément indispensable aux cartes et aux présentations sèches de Ptolémée. La traduction latine de la *Géographie* de Strabon allait être aussi bientôt exploitée dans le même objectif. À la fin du XV^e siècle et au XVI^e siècle, les données de Ptolémée ont ainsi été souvent conciliées avec les représentations chorographiques des encyclopédistes latins. Transmises par des œuvres datant des siècles de l'empire romain et de l'Antiquité tardive, les descriptions de Pline, Solin et Isidore de Séville jouissaient toujours d'une diffusion considérable : elles avaient été et continuaient d'être reprises, compilées, transformées dans de nombreux textes géographiques et didactiques médiévaux, qu'ils soient écrits en latin et aussi en langue française. Leurs représentations de l'espace grec, bien plus riches qu'une historiographie moderne a pu le dire, ont durablement façonné les images mentales de la Grèce et ont contribué à la construction d'une vision de la Grèce et d'une mémoire de la Grèce ancienne sur une très longue durée.

³⁴ Voir la notice réalisée par E. Vagnon et M.-P. Laffitte (2004) et la numérisation sur le site de la BnF : <https://archivesetmanuscrits.bnf.fr/ark:/12148/cc63677b>.

³⁵ Voir la notice réalisée par E. Vagnon et M.-P. Laffitte (2004) et la numérisation sur le site de la BnF : <https://archivesetmanuscrits.bnf.fr/ark:/12148/cc63679t>. Sur ces exploitations de la traduction latine de Ptolémée à la fin du Moyen Âge, voir E. Vagnon, « La réception de la géographie de Ptolémée en Occident au XV^e siècle. Un exemple de transfert culturel », *Hypothèses*, 6 (2003), p. 201-211 et *Cartographie et représentations de l'Orient méditerranéen en Occident (du milieu du XIII^e à la fin du XV^e siècle)*, Turnhout, 2013.

³⁶ M. Hoogvliet, « The Medieval Texts of the 1486 Ptolemy Edition by Johan Reger of Ulm », *Imago Mundi*, 54 (2002), p. 7-18.